

La valise : de l'utilitaire au symbolique

par Christian MARIN, psychiatre, Martigny

Voyager, est-ce si facile ? Le départ peut être source d'anxiété. La valise devient alors un trésor à protéger, car porteur de liens familiaux et d'intimité. Christian Marin livre une réflexion sur sa fonction symbolique, en partant des concepts d'objet transitionnel et de fétiche.

La valise a-t-elle une autre utilité que celle qu'on lui connaît ? Sert-elle à autre chose qu'à transporter nos affaires personnelles lors de nos déplacements ? Curieuse question à laquelle je n'avais jamais songé jusqu'à ce que, dans un hôpital psychiatrique, un homme souffrant de schizophrénie à qui je demandais pourquoi il ne se séparait jamais de sa valise me répondît : « Elle me rassure pour vivre, je peux aller de ma chambre à la cafétéria sans danger. » Et il m'en fit l'inventaire : « Des journaux datant du jour de mon hospitalisation, la photographie d'un oncle en uniforme de la Légion étrangère, un canard en plastique et les *Pensées* de Pascal. » C'était la première fois que quelqu'un me disait qu'il était rassuré par sa valise.

Par la suite, à l'occasion d'une lecture où une note de bas de page attirait l'attention sur le même fait,¹ je me demandais si la valise ne pouvait pas jouer le même rôle chez tous les voyageurs. Quelques indices incitaient à le croire : l'attention inquiète avec laquelle le touriste veille sur sa valise, la crainte exagérée de se la faire voler et les objets inutiles qu'on emporte en voyage.

Observez un instant l'attitude des voyageurs dans le hall d'un aéroport hyper-sécurisé. La valise, le plus souvent sans valeur

pécuniaire, est l'objet d'une telle attention qu'on pourrait croire à un cérémonial. L'intérêt excessif que manifeste le voyageur pour ses bagages révèle-t-il, au-delà de l'objet matériel, sa signification symbolique ?

Peu de gens voyagent sans bagages. L'extrême dénuement, voyager nu, n'est le lot que d'une poignée d'hommes. Entre le sâdhu nu et sans protection - dont ce n'est pas le lieu de parler puisqu'il voyage sans bagages - et le voyageur bardé de valises, il y a tout un spectre d'hommes qui vont, errent et voyagent dans un dénuement plus ou moins grand. Mais que ce soit le vagabond, le moine gyrovague du Mont-Athos ou le pèlerin - qui sont connus pour « voyager léger » - tous emportent avec eux quelques objets incroyablement précieux à leurs yeux.

Je me souviens d'un vagabond sur les routes d'Espagne qui, avant de se coucher, s'était mis à sortir d'un sac de sport une moitié de pain, un vieux sac de couchage qui l'accompagnait depuis son service militaire et qui avait toute une histoire - il avait connu les dalles de la cathédrale de Burgos en hiver 1936, le sol en ciment des prisons franquistes, la terre et les sables de toute l'Espagne, le lit d'une doña Rosa, maquerelle de Valencia, etc. -, une photo-

graphie de sa mère à vingt ans, un porte-cigarette d'un toréador déchu et un chromo de Notre-Dame du Pilar de Saragosse. Il rangeait tous ses trésors autour de sa tête, fumait une cigarette et s'endormait tranquillement, protégé par ses reliques. «Sans elles, je suis un homme mort», disait-il.

Je me rappelle aussi de ce moine errant de l'«Agion Oros» qui tirait de sa besace une Bible minuscule et m'assurait de son pouvoir contre les démons de toutes sortes. Perdre ce trésor aurait signifié pour lui être exposé à la Tentation. Je me demandais bien à quelles tentations ce vieillard, cassé en deux par le mal de Pot, pouvait encore succomber ?

Bien sûr ce sont là des cas exemplaires. Mais le besoin impérieux de se rassurer du moine et du vagabond par le biais de leurs maigres biens, qui s'exprime de manière forte dans le dénuement, existe-t-il aussi chez ceux qui ne vivent pas dans la marge ? Hors de la marginalité psychique et sociale, qui la met au jour comme l'usage la trame d'une serviette élimée, l'angoisse est moins perceptible : les conventions sociales et les défenses psychiques intactes la masquent. Toutefois il est de multiples situations où elle peut transparaître. Le voyage en est une.

Départs ritualisés

Partir n'est pas la chose aisée qu'on aimerait qu'elle soit. Le départ et le changement entraînent, conjugués à des sentiments plus heureux, un cortège d'émotions négatives : l'anxiété, l'angoisse ou la tristesse. Bien souvent le voyage nous met face à un paradoxe : on aspire à l'intranquillité, mais on espère la tranquillité.

A ces désirs et espoirs antinomiques, la société occidentale a trouvé une parade : ritualiser le voyage. En partant comme et avec tout le monde, le vacancier s'épargne

une partie de l'angoisse du départ et du voyage. C'est comme si nous passions de la routine quotidienne à la routine vacancière. Il n'y a pas lieu de voir là un propos méprisant. Tout au contraire, je pense qu'il faudrait écrire un éloge de la routine, car elle est essentielle à notre équilibre psychique.

Etre trop longtemps sur la brèche ne nous vaut rien. Si nous devons lutter constamment pour éviter l'émergence de l'angoisse qui affleure à la conscience, nos défenses psychiques s'effondrent et nous avec. Le rituel vacancier rend moins évident la nécessité de se rassurer pour partir en voyage, mais il suffit d'être un peu attentif aux «motions de son âme» pour percevoir une légère anxiété au moment des vacances, une discrète appréhension du départ, une peur passagère de l'accident ou de tout autre désagrément. Si le voyage se fait dans des conditions inhabituelles, en solitaire ou dans des climats difficiles, les symptômes anxieux ne demandent qu'à s'étoffer.

Tous ceux qui ont voyagé dans des conditions où l'anxiété n'est pas émoussée par un rituel savent que la vue d'un vêtement ou d'un livre, l'odeur d'un parfum ou de la lessive, le contact d'un tissu sur la peau peuvent produire en nous un sentiment de douce familiarité qui peut suffire à apaiser un instant le remue-ménage de l'âme. Entre les lieux familiers et l'ailleurs, encore trop étrange, la valise peut servir de lien rassurant, jusqu'à ce que l'on s'adapte à la nouveauté et que l'anxiété s'atténue ou disparaisse.

Objet fétiche

Le psychanalyste D. Winnicott a développé à la fin des années cinquante une notion qui peut servir à la réflexion sur la fonction symbolique de la valise : celle d'objet transitionnel. Il a remarqué que le nourrisson accorde un intérêt, à une étape

de son développement, pour certains objets (un morceau de tissu, un animal en peluche...) qui marque la transition entre un état de fusion à la mère et un état de séparation où l'enfant se distingue de sa mère. L'objet transitionnel est censé protéger l'enfant contre l'angoisse de séparation.

Le concept d'objet transitionnel pourrait être appliqué à la valise et à son contenu. Si la fonction symbolique de la valise se révèle assez nettement dans le dénuelement et la marginalité, elle apparaît aussi en arrière-fond lorsque la routine, le confort et l'équilibre psychique concourent à émousser l'angoisse.

Parmi tout ce que l'on emporte en voyage, il y a encore une catégorie d'objets qui mérite une attention particulière : les objets inutiles. Un rapide sondage dans mon entourage, qui n'est pas particulièrement irrationnel, m'a permis de constater que rares étaient ceux qui omettaient de prendre en voyage ces petits riens inutiles, minuscule figurine de porcelaine, médaille de la Vierge, pièce de monnaie des Balkans, etc. Et tous attribuaient à ces babioles une importance considérable, tout à fait exagérée par rapport à leur valeur.

Si l'on creuse un peu la question, on s'aperçoit que ces objets font office non seulement d'objets transitionnels, mais de fétiches auxquels on attribue sciemment une fonction symbolique. Si avec le fétiche nous nous trouvons dans le champs conscient, le concept d'objet transitionnel se situe dans le champs de l'inconscient. En résumant, nous pouvons dire que celui qui possède un fétiche le sait, tandis que celui qui a besoin d'un objet transitionnel l'ignore, à moins qu'il ne se prête à l'interprétation psychanalytique de ses faits et gestes. Le fétiche peut jouer le rôle d'objet transitionnel, mais l'inverse n'est pas vrai.

Quoi qu'il en soit, tous sont actifs dans l'imaginaire des êtres humains. La fonction protectrice du fétiche lui est attribuée par des références culturelles, par exemple

les médailles de la Vierge, ou personnelles. Pour ce dernier cas, le poids symbolique tient souvent à la personne qui a donné l'objet : cette personne a une aura particulière dans l'imaginaire de celui qui reçoit le fétiche, le plus souvent elle est rassurante.

Aux dires de ceux qui ont affronté un péril, rien ne leur a été plus utile que leur fétiche ; toutefois, par peur du ridicule, par dénégation ou par le rétablissement de la primauté du rationnel, si l'expérience n'est pas gommée, elle est souvent tue.

Les objets - et aussi les êtres - qui nous entourent sont constamment remodelés par notre imagination selon des critères personnels et culturels. Une simple valise et de minuscules objets sans importance peuvent devenir dans notre univers mental des assurances contre l'angoisse du voyage, de manière consciente pour les fétiches et inconsciente pour les objets transitionnels.

Dans notre imagination, la réponse à la question de Lamartine « Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? » est évidente. Par ce que nous y mettons d'imaginaire, la valise nous fortifie, nous aide à franchir des frontières, et ce n'est peut-être pas par hasard si étymologiquement elle est liée au verbe latin *valeo*, qui est non seulement utilisé comme formule d'adieu, mais signifie aussi « être fort ».

Les concepts psychanalytique d'objet transitionnel et anthropologique de fétiche offrent des clés de compréhension. Toutefois ils ne doivent servir qu'à poser des hypothèses de travail et non à établir des vérités. En ce sens, ces quelques remarques sur la fonction symbolique de la valise ne sont qu'esquisses, les prémices d'une réflexion à venir.

Chr. M.

¹ Geneviève Delaisi de Parseval, *Le roman familial d'Isadora D.*, Odile Jacob, Paris 2002.